



Société française d'héraldique & de sigillographie

Titre	<i>La majesté et la croix. Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XII^e-XIII^e siècle)</i>
Auteur	Laurent MACÉ
Publié dans	<i>Revue française d'héraldique et de sigillographie – Chronique bibliographique</i>
Date de publication	avril 2019
Pages	4 p.
Dépôt légal	ISSN 2606-3972 (2 ^e trimestre 2019)
Copy-right	Société française d'héraldique et de sigillographie, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, France
Directeur de la publication	Jean-Luc Chassel

Pour citer cet article

Arnaud BAUDIN, « Laurent Macé, *La majesté et la croix. Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XII^e-XIII^e siècle)* », *Revue française d'héraldique et de sigillographie – Chronique bibliographique*, 2019-2, avril 2019, 4 p.

http://sfhsrfhs.fr/wp-content/PDF/RFHS_CB_2019_002.pdf

**REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE
ET DE SIGILLOGRAPHIE**

Adresse de la rédaction : 60, rue des Francs-Bourgeois, 75141 Paris Cedex 03

Directeur : Jean-Luc Chassel

Rédacteurs en chef : Caroline Simonet et Arnaud Baudin

Comité de rédaction : Clément Blanc-Riehl, Arnaud Baudin, Pierre Couhault,
Jean-Luc Chassel, Dominique Delgrange, Hélène Loyau, Nicolas Vernot

Comité de lecture : Ghislain Brunel (Archives nationales), Jean-Luc Chassel (université Paris-Nanterre),
John Cherry (British Museum), Marc Gil (université Charles-de-Gaulle-Lille III), Laurent Hablot
(EPHE), Laurent Macé (université Toulouse-Jean-Jaurès), Christophe Maneuvrier (université de Caen),
Christian de Mérindol (musée national des Monuments français), Marie-Adélaïde Nielen (Archives
nationales), Michel Pastoureau (EPHE), Michel Popoff (BnF), Miguel Seixas (université de Lisbonne),
Inès Villela-Petit (BnF)

ISSN 1158-3355

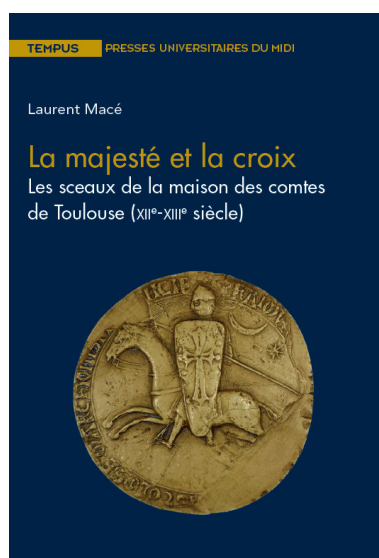
et

**REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE
ET DE SIGILLOGRAPHIE
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE**

ISSN 2006-3972

© **Société française d'héraldique et de sigillographie**
SIRET 433 869 757 00016

Laurent Macé, *La majesté et la croix. Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XII^e-XIII^e siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2018 (coll. Tempus, 61), 389 pages + ill. noir et blanc, et couleur ; reliure souple. ISBN : 978-2-8107-0588-7. Prix : 30 €.



Notre collègue Laurent Macé, professeur des universités à l'université Toulouse-Jean Jaurès, poursuit son exploration de l'histoire des comtes de Toulouse. Après la publication de sa thèse de doctorat, une étude prosopographique de grande ampleur qui a fait tout l'éclairage sur les liens entretenus entre les comtes et leurs proches (*Les comtes de Toulouse et leur entourage : XII^e-XIII^e siècles : rivalités, alliances et jeux de pouvoir*, Toulouse, Privat, 2000 ; 2^e éd., 2003), et l'édition scientifique et critique, cinq ans plus tard, des 543 actes constituant le corpus de cette thèse (*Catalogues raimondins : actes des comtes de Toulouse, ducs de Narbonne et marquis de Provence (1112-1229)*, Toulouse, Archives municipales de Toulouse, 2008), L. Macé nous offre aujourd'hui une étude des sceaux de la maison des comtes de Toulouse aux XII^e et XIII^e siècles, travail issu cette fois de l'habilitation à diriger

des recherches soutenue en novembre 2014 sous la direction de Jean-Loup Abbé (Auctoritas et memoria. *Représentations et pratiques sigillaires au sein de la maison raimondine, XII^e-XIII^e siècle*).

En l'absence de grande chronique des principats raimondins ou du récit d'une mémoire écrite des origines, en l'absence aussi de nécropole dynastique à Toulouse ou Saint-Gilles, l'auteur rappelle que la nature épiphanique de l'image sigillaire constitue alors une source essentielle pour appréhender la mise en scène du pouvoir construite par les comtes. L'étude se concentre sur les pratiques sigillaires dans le cadre dynastique entendu au sens large, c'est-à-dire étendu au groupe de parents unis par des liens de consanguinité ou d'alliance. Le groupe des grands officiers curiaux et celui du personnel administratif comtal en sont en revanche exclus, faute de sources. Quant au cadre chronologique, il court du principat de Raimond V (1148-1194), premier comte de Toulouse à se doter d'un sceau, à celui de Raimond VII (1222-1249), dernier représentant mâle de la dynastie comtale, compris l'intervalle montfortien (1216-1224) et jusqu'aux années de la dernière représentante de la maison raimondine, Jeanne de Toulouse († 1271).

La première partie de l'ouvrage interroge la question des origines des marques comtales (« Genèse. Usages et devenir des marques comtales, XII^e-XIII^e siècles », p. 25-106). À la lumière d'une documentation diplomatique patiemment reconstituée, L. Macé reprend à nouveaux frais le dossier de l'apparition du sceau princier. En septembre 1126, il en trouve une première mention dans une formule de corroboration d'un acte d'Alfonse Jourdain annonçant la validation au moyen de l'anneau comtal. Surtout, il fait remonter de cinquante années les débuts de l'usage du grand sceau jusqu'alors fixés à 1201 : en attestent une trace de scellement en 1156 et la découverte de deux fragments d'empreintes, datées de 1165 et de 1183. Raimond V est crédité du choix original d'une représentation en majesté à l'avvers d'une matrice double dont le revers figure un équestre de guerre. Une mise en scène qui devient le signe distinctif des comtes de Toulouse et qui ne fut guère modifié jusqu'à la mort de Raimond VII, à quelques nuances près.

Dans la basse vallée du Rhône, le même Raimond V utilise une marque de plomb à partir du début des années 1170 figurant à l'avvers le comte à cheval et en armes, et au revers la première apparition sigillaire de la croix raimondenque, selon un profil non encore clêché mais déjà bouleté. L'emblème héraldique de la dynastie toulousaine, improprement qualifié de « croix de Toulouse », de « croix occitane » ou, pire, de « croix cathare », prit naissance en réalité dès 1150 sur les deniers *tolsas* des domaines provençaux entre Saint-Gilles et Avignon. Face aux pals catalans arborés par le souverain aragonais, cet instrument de communication politique fait écho à un culte local en lien avec la Vraie Croix tout en rappelant les exploits de l'ancêtre Raimond IV de Saint-Gilles lors de la première croisade. Le comte de Toulouse est l'un des tout premiers princes méridionaux à buller dans cette zone, à l'instar du comte de Forcalquier (1174) et surtout du seigneur de Montpellier qui a sans doute initié la pratique au moins depuis 1167. Et c'est sans doute en imitation de cette bulle que Raimond V, qui vient de conquérir la principauté de Mauguio sur ce rival, y étend l'usage de cette marque sigillaire, au plus tard en 1181, comme pour mieux exprimer la continuité du pouvoir en terre melgorienne. Peu de temps après, sous le principat de Raimond VI, ce type de scellement sert de bulle de juridiction au sein de l'espace saint-gillois, appliqué par le juge-chancelier comtal tout à la fois pour authentifier des accords relatifs à des conflits entre des établissements religieux et manifester l'autorité du Toulousain dans un marquisat de Provence soumis aux velléités expansionnistes du pape. Avec la croisade contre les Albigeois, l'usage de la bulle devient plus rare et paraît avoir été limité aux cités de Beaucaire et surtout de Nîmes.

La deuxième partie du livre examine les influences et les traditions à l'origine des choix iconographiques du grand sceau comtal (« Le grand sceau, vecteur de médiation du pouvoir raimondin », p. 107-215).

Le modèle biface choisi par Raimond V, en service durant trois générations, témoigne d'un emprunt aux monarchies capétiennes et anglo-normandes qui doit être recherché du côté de la matrice double sa première épouse, Constance de France, fille de Louis VI, d'abord mariée à l'héritier d'Angleterre Eustache de Blois. L'avvers figure la comtesse de Toulouse trônant, le globe crucifère dans la main gauche, paradant à cheval au revers, selon un modèle qu'elle est la seule femme de sang royal à arborer au XII^e siècle. De ces observations, L. Macé fait l'hypothèse de matrices jumelles conçues par un atelier fournisseur habituel du pouvoir royal et offertes au couple comtal par Louis VII à l'occasion du mariage de 1154.

Le grand sceau comtal est construit comme un diptyque. Au revers, le comte est à cheval et en armes, tenant jusqu'au début des années 1220 une lance sur laquelle est fixée la flamme symbolisant la prérogative du chef de ban. L'auteur offre ici de passionnants développements sur la nature même de cet étendard de facture carolingienne qu'il n'est

plus d'usage d'arborer aussi tardivement, ainsi que sur la croix raimondenque qui s'affiche sur le bouclier et la housse du cheval à partir du sceau de Raimond VII. À l'avant, le prince siège en majesté, tenant une épée de la main droite, posée sur ses jambes, et de la gauche, la maquette du château Narbonnais. Loin de l'hypothèse traditionnelle qui voyait dans ce sceau une forme d'usurpation de la majesté sigillaire royale, L. Macé fait la démonstration brillante de l'image du seigneur justicier, incarnation de la loi, rendant la justice à l'intérieur de son palais. D'ailleurs, lorsque Raimond VII est investi de son comté en 1229, c'est Louis IX en personne qui lui remet symboliquement la double matrice, preuve que le modèle de majesté ne posait pas de problème à la monarchie.

Dans le contexte de la croisade contre les Albigeois, le diptyque du grand sceau princier délivre un message éminemment politique, celui d'un comte-chevalier, rayon du monde comme le proclame Peire Cardenal, tout à la fois trônant et défendant sa terre et celle de ses vassaux. La représentation du comte en majesté est reprise pendant l'épisode montfortien (1216-1224). Mais, si ce choix tend à légitimer l'autorité de Simon de Montfort, la posture n'est plus celle du seigneur justicier : la tête encadrée par trois croix pattées, l'épée que tient le champion de la Chrétienté est celle du chef de la croisade auquel le concile de Latran IV a attribué les domaines méridionaux de Raimond VI. Quant à l'absence d'un revers équestre, remplacé par un contre-sceau à l'effigie du lion rampant à la queue fourchée des Montfort, il constitue une autre différence notable. Pour l'auteur, Simon s'est arrogé un type de majesté qui n'est pas du rang d'un vassal des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon.

La dernière partie étudie la diffusion de la croix raimondenque, non seulement à tous ceux qui sont liés aux comtes par le sang, mais aussi à une parentèle élargie et à un réseau d'alliés (« Le partage de la croix : entre parentés et alliances », p. 217-324).

Ainsi en est-il de la comtesse Jeanne Plantagenêt à travers l'exemple spectaculaire offert par sa matrice double en argent, conçue sur le modèle du sceau de sa mère Aliénor d'Aquitaine, retrouvée au XIX^e siècle dans les ruines de l'abbaye de Grandselve et conservée au British Museum. Épouse du roi de Sicile Guillaume II († 1189), remariée en 1196 au comte Raimond VI, Jeanne figure à l'avant, debout, couronnée et tenant une fleur de la main gauche, trônant au revers avec la croix de Toulouse dans la main droite. Là encore, la matrice double paraît avoir été un cadeau de mariage de Richard Cœur de Lion à sa sœur. Pour autant, la majesté en mandorle, d'inspiration byzantine, tout comme le port de la couronne et la mention, dans la légende, du titre réginal, font mémoire de son éphémère titre de reine de Sicile. De part et d'autre du diptyque, le lis et la croix raimondenque sont là pour rappeler le rôle dévolu à la princesse : perpétuer le lignage toulousain et transmettre les valeurs du sang Plantagenêt aux héritiers de Raimond VI.

La croix se retrouve sur les modèles sigillaires des enfants légitimes comme des fils naturels, des nièces et des cousins du lignage toulousain : au contre-sceau de Jeanne, dernière comtesse de Toulouse, comme au centre du sceau de Bertrand, seigneur de Bruniquel et de Monclar, un fils naturel de Raimond VI. Là se dresse, en 1243, un château à trois tours symbolisant les forteresses dont il a reçu la garde et qu'encadrent deux croix bouletées. Raimondin à part entière, il conserve le privilège d'arborer sa parenté héraldique, tandis que la légende fait rappel de son lien de fraternité avec le comte en exercice. À la génération suivante, son fils Raimond de Puycelis et sa belle-fille Gauzida arborent tous deux pour seul emblème sigillaire la croix raimondenque. L. Macé suit également la trace de l'emblème chez les seigneurs de l'Isle-Jourdain, issus d'une demi-sœur de Raimond VI, ainsi que sur le sceau de Philippa d'Anduze, une nièce de Raimond VII mariée en 1235 au vicomte de Narbonne Amalric I^{er}. En dépit du caractère hypergamique de cette alliance, les

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

deux croix qui encadrent son effigie sigillaire sont érigées en « véritables sujets de fierté » et témoignent de la conscience généalogique de la sigillante.

L'ultime témoignage du succès de la croix raimondenque est recherché sur la terre qui l'a vue éclore. Dans les années 1170-1190, sur les rives du Rhône, le comte Guilhem II de Forcalquier galope à l'avant de son sceau en arborant la croix de son allié, le marquis de Provence Raimond V. Pour L. Macé, la référence à cette croix emblématique d'une grande partie de la Provence fait écho aux droits indivis que détiennent sur la cité d'Avignon les dynasties de Toulouse, Barcelone et Forcalquier. Au milieu du XIII^e siècle, Alphonse de Poitiers, dernier comte en titre du chef de sa femme, fait frapper la croix sur les monnaies de son domaine toulousain, tandis qu'en terre provençale la bulle de plomb du marquis continue d'arborer au revers l'emblème crucifère.

Au final, cette étude montre de manière éclatante comment le sceau est un instrument de faste dynastique et de légitimation d'une domination territoriale. À partir d'un nouvel état des lieux des sources sigillographiques et grâce à son regard croisé avec la numismatique et la vexillologie, l'auteur offre ainsi un formidable panorama des pratiques sigillaires d'un lignage princier en terre méridionale d'une ampleur inédite. Sur le plan formel enfin, on pourra regretter la faible qualité de la reproduction de certaines illustrations qui nuit parfois à la lisibilité de celles-ci, mais ce défaut d'impression est compensé par la restitution graphique de plusieurs bulles et sceaux raimondins et montfortiens, des annexes (généalogie et tableau récapitulatif des grands sceaux comtaux) et un index.

Arnaud BAUDIN